

PAGES ÉTRANGÈRES

MOISSONS

LA PRIÈRE DU SOIR

Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie : toutes les voiles étaient pliées. J'étais occupé sur le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière ; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux, les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac ; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eut été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu ! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bonsecours*, patronne des mariners. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini ; nos chants s'étendant au loin sur les vagues ; la nuit s'approchant avec ses embûches ; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles ; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte ; un prêtre auguste en prière ; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature ; voilà ce qu'on ne saurait peindre et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

CHATEAUBRIAND.

PAYSAGE ALPIN

Fragment cueilli dans le roman "La-Haut," et qui nous montre avec quelle exactitude et quel coloris M. Rod peint le paysage.

Sous les parois rocheuses qui la ferment, au pied du glacier de la Tour-aux-Fées, la plaine gazonnée et marécageuse s'étendait, si profondément solitaire qu'on pensait à ce que fut le monde au temps de sa virginité, quand les êtres ne se mêlaient pas encore aux choses, ou quand il n'y avait pour animer les paysages déserts que des monstres aux forces lentes, à peine dissemblables du limon d'où le Verbe les tirait. Cependant, pour atténuer la tristesse sauvage de cette impression, des fleurs éclatantes s'épanouissaient en une symphonie de couleurs et de grâce, car c'est dans l'enchantement du printemps que l'Alpe est la plus belle, constellée de fleurs comme un ciel où il n'y aurait que des étoiles, gemmée de fleurs comme une chevelure où luiraient plus de pierreries qu'il n'y en a dans les contes de tout l'Orient.

Ce sont de vastes champs de rhododendrons, d'un rouge vif, dressés sur leurs tiges ligneuses aux dures feuilles luisantes : fleurs hardies et malicieuses, fleurs

vigoureuses, fleurs de santé, de bonne mine et de courage ; de place en place parmi les buissons envahissants se dressent en soleils orangés les grandes fleurs de l'arnica, tandis que les lis martagons balancent leurs turbans ponctués de pourpre, et que d'autres lis, ces petits lis blancs qu'on nomme des "paradisies," si délicats, si frêles, semblent destinés à mourir aux premières gouttes de rosée.

Des violettes à deux fleurs, abondantes et menues, garnissent de touffes jaunes le creux des roches. Sur les replats du gazon, il y a des tapis de pensées d'un bleu intense, de gentianes encore plus bleues, ouvrant leurs corolles en coupe allongée au-dessus de leurs feuilles coriaces, de grassettes d'un bleu presque noir, pareilles à de minuscules cornes d'abondance, de nyosotis d'un bleu clair et vif, du même bleu que le ciel. Au bord des névés qui se retirent, pointent les clochettes dentelées des soldazilles, petites fleurs en demi-deuil d'un lilas tendre, de la couleur des chagrins presque consolés, si pressées de naître qu'elles percent la couche de neige trop lente à disparaître. Jusque dans les pierreries s'ouvrent les céraistes aux blancs pétales étalés, les courtes grappes des linaires au palais de safran, les bouquets blancs des achillées. Et il y en a d'autres encore, car toutes les herbes fleurissent, toutes les mousses, toutes les plus humbles graminées, dans une gaieté folle, dans un éperdu besoin de vivre, de jeter leurs pollens aux brises caressantes, de semer pour l'avenir des moissons de pétales colorés, de pistils odorants. C'est comme un sourire épanoui des plantes, autour desquelles bourdonnent d'invisibles insectes dont le bruissement se fond dans le silence, tandis que de grands papillons furtifs, des papillons aux ailes lumineuses voltigent parmi toutes ces fleurs comme des fleurs vivantes.

EDOUARD ROD.

LES GRANDS HOMMES

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir ; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires et vivant au jour le jour, sans plan fixe sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les citoyens les plus modérés sont forcés de convenir que l'Etat n'est plus gouverné ; lorsque, enfin, à sa nullité au dedans l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avidité au dehors, alors une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de sa conservation l'agite, et promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher qui puisse la sauver.

Ce génie tutélaire, une nation nombreuse le renferme toujours dans son sein ; mais, quelquefois, il tarde à paraître.

En effet, il ne suffit pas qu'il existe, il faut qu'il soit connu ; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là, toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées impuissantes ; l'inertie du grand nombre protège le gouvernement nominal, et malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses ennemis ne prévalent pas contre lui. Mais que ce sauveur, impatientement attendu, donne tout à coup un signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle. Les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple volant sur son passage, semble dire : Le voilà !

NAPOLÉON IER.

Il est difficile de vaincre ses passions, mais il est impossible de les satisfaire.—Mme de LA SABLÈRE.

Les blés, les puissants blés ondulent sous le vent :
C'est le manteau divin de la mère des hommes,
La Terre, en qui tout vit, et par qui tous nous sommes,
Nous, l'argile pétrie au gré du Dieu vivant.

Les blés, les puissants blés courbent leurs lourdes têtes :
La main de l'Eternel les sacre et les bénit.
La paille est verte encor sous l'épi qui jaunit.
Préservez-les, Seigneur, du soufflé des tempêtes !

Les blés, les puissants blés sont un océan d'or.
Vaillant galérien dont la faux est la rame,
L'homme des champs, courbé sous un soleil de flamme,
Passe à travers ce flot qui cède à son effort.

Les blés, les puissants blés en leurs faisceaux superbes
Semblent au loin un camp dressé sur le terrain.
Gloire à Dieu !—Les grillons entoignent leur refrain
C'est la chanson du pain qui monte dans les gerbes.

PAUL DÉROULEDÉ.

L'ÉDUCATION D'UN OISEAU

Soleil aux cieus, joie à la terre ;
Chaque arbre passe un manteau neuf ;
Nul pinson n'est célibataire
Et nul chardonneret n'est veuf.

Avril marie, au bout des branches
Ou les nids font de hauts manoirs.
Tourterelles en robes blanches
Et rossignols en habits noirs.

"Oui" semblent dire les oiselles
Au fond des bosquets hasardeux ;
Et quatre à quatre vont les ailes
Sur les gens qui vont deux à deux.

Et puis, les cloches des bruyères
Avec le iris menus carillons
Sonnent, sonnent dans les clairières
Mille baptêmes d'oisillons.

Et quand les oisillons candides
Ont la force d'ouvrir les yeux
Et peuvent voir les bois splendides,
Les champs, les fleurs, les eaux, les cieus.

Oh ! leurs parents, en belles proses
Que nul savant ne comprendrait,
Leur expliquent l'azur, les roses,
Les étoiles et la forêt.

Puis, ce sont des apprentissages :
Leçons de chant ou de maintien,
Que les petits oiseaux très sages
Écoutent en s'appliquant bien.

"Cuic !" dit la maman la première ;
"Cuic !" répète chaque oisiel
En zézayant à sa manière
Un peu moins à chaque couplet.

Cuic ! cuic !—et le petit élève
De cuic en cuic apprend le chant
Qu'on dit à l'aube qui se lève
Et qu'on dit au soleil couchant.

Ensuite, on le prend, on le pousse :
Il fait son premier pas, il va
Et vient au bord du nid de mousse
Ou sa mère hier le couva.

Il veut voler, mais le vertige
Le saisit. Le ciel est si grand !
Il voit son père qui voltige
Pour lui montrer comment on s'y prend.

Et par un matin où la brise
Balance le vieux nid quitté,
Il part dans l'azur qui le grise,
Il part, il vole dans l'éte.

Et dans un mois, fringant, prospère,
Le cœur joyeux, l'œil ébloui,
Il ne connaît plus son père
Qui ne pensera plus à lui.

Et ses fils l'oublieront de même
Quand ils pourront voler aux champs :
Oiseaux, la nature vous aime,
Bénissez-la dans tous vos chants.

Nous, il nous faut toujours connaître.
Simple homme fait pour souffrir,
Les nids qui doivent disparaître,
Les mères qui doivent mourir.

JEAN RAMEAU